

Le P. Grégoire Girard et son action [suite et fin]

Autor(en): **Ducotterd, X.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **33 (1904)**

Heft 22

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1038779>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

des exercices préparatoires ont permis de reconnaître l'orthographe de certains mots dérivés. Il est absurde de charger les dictées de mots inconnus, qui déroutent l'enfant et le découragent.

Nécessité donc de bien choisir les dictées, et de les préparer pour que les difficultés raisonnables, qu'on réservera avec mesure, puissent être résolues avec un peu d'application et d'effort.

Loin d'être un exercice fastidieux, la dictée offre donc un moyen intéressant de tenir l'attention de l'enfant en haleine, de l'obliger à plus d'observation et de réflexion. Le goût de la lecture ne fait d'ailleurs qu'y gagner. »



LE P. GRÉGOIRE GIRARD ET SON ACTION

(Suite et fin.)

Nous entrons maintenant dans la période de 1815-1818, pendant laquelle l'école de Fribourg est arrivée à l'apogée de son développement et de sa grandeur.

Une circonstance particulière donna à l'école une nouvelle impulsion et en même temps tout son éclat : c'est l'introduction, dans les classes du mode mutuel, suivi encore de nos jours, inauguré par les pédagogues anglais Bell et Lancaster et perfectionné par Girard. Pratique par les Grecs et connu de Quintilien, ce mode d'enseignement fut adopté par les Jésuites. Girard lui-même, dans son jeune âge, l'avait employé fréquemment et avec succès auprès de ses nombreux frères et sœurs, quand il dut remplacer le précepteur. Il était réservé à un ecclésiastique écossais, André Bell, et à son imitateur, Joseph Lancaster, de le remettre en vigueur. Ce fut à Madras, dans les Indes orientales, que Bell en fit le premier essai dans une école d'environ 200 enfants pauvres.

Ce genre d'enseignement prit son essor dans les écoles de Lancaster. Lancaster, jeune homme sans ressources, avait, pour vivre, ouvert aux portes de Londres une école que fréquentaient les classes pauvres moyennant une faible rétribution.

Il reçut d'abord 500, ensuite 1000 enfants qu'il instruisit seul avec l'aide de *moniteurs*. Un jour, le roi Georges III visita l'école : « Comment vous y prenez-vous, demanda-t-il à Lancaster, pour qu'un seul maître puisse diriger 500 enfants et les discipliner ? » « Sire, de la même manière, qu'un général, par une seule parole, met en mouvement toute votre armée, » répondit Lancaster.

La méthode anglaise rencontra bientôt de la sympathie en France, et des hommes, tels que les comtes de Laborde et Las-

teyrie publièrent, à l'insu l'un de l'autre, un ouvrage sur la méthode en question. L'ouvrage de Lasteyrie tomba par hasard entre les mains de Girard : « La description de l'école de Bell, écrivit-il à l'un de ses amis, a fait sur moi la plus profonde impression. Elle offre les moyens les plus efficaces pour opérer la réforme de l'enseignement classique. *C'est un vrai présent de Dieu !* J'en attends les plus heureux succès et je désire ardemment faire connaissance avec l'auteur de la méthode. Son système a été, pour moi, un trait de lumière ! »

La nouvelle méthode fut donc introduite sous la direction de Girard ; bientôt elle atteignit le plus haut degré de perfection, de sorte qu'elle fit époque dans l'histoire de l'instruction publique. Elle ne rayonnait plus de l'Angleterre, mais de la cité rocailleuse et des rives pittoresques et sauvages de la Sarine. De là, elle se répandit rapidement en Suisse, en France, en Italie et même dans le sud de l'Allemagne. On venait même de l'Angleterre pour admirer et étudier, à Fribourg, la méthode Bell-Lancaster. De tous côtés on se rendait à Fribourg, pour visiter la nouvelle école, comme on allait autrefois à Yverdon et à Hofwyl.

Girard recueillit, pour ainsi dire, l'héritage de Pestalozzi et de Fellenberg. Fribourg était devenu un vrai but de pèlerinage ; les étrangers affluaient. L'un d'eux arriva le 3 août 1817. Il portait le costume et avait les allures raides d'un clergymen anglican. Ce n'était autre que Bell lui-même, venant de Madras. Qu'on se figure la surprise de Girard ! « Il y a huit mois, écrit-il, j'eus le bonheur d'avoir dans mon école l'incomparable docteur Bell, de le voir instruire mes écoliers. Une autre joie me fut donnée, c'est d'entendre de sa bouche cette exclamation : *« Mais, c'est une école comme à Madras, une vraie école de Madras ! »*

A son tour, Bell écrivit dans un ouvrage pédagogique ses impressions sur l'école de Fribourg ; il y avait un éloge pompeux de Girard, se terminant par ce vers de Shakespeare :

Kolly franciscan friar, brother, hail !

D'autres étrangers et personnages de distinction vinrent à Fribourg offrir leurs hommages au grand pédagogue. Parmi eux mentionnons un prince danois, le prince bavarois de Wrede, le roi détrôné de Suède, Gustave III, puis le savant écossais, Dr Pillians qui, de retour dans son pays, introduisit la méthode mutuelle dans son école latine qui comptait 900 élèves. De la France vint Casimir Périer, plus tard premier ministre de Louis Philippe ; de la Bavière, le comte Montgelas, président du ministère. L'empereur de Russie, Alexandre I, envoya le baron Strandmann, à Fribourg, avec 5 des meilleurs écoliers du séminaire pédagogique de Pétersbourg, dans le but de connaître cette méthode.

Tout paraissait sourire au vénérable chef de l'école de Fri-

bourg. L'évêque qui, jusqu'alors, avait eu quelque méfiance pour cette méthode, se joignit au gouvernement pour la favoriser. C'était, à Fribourg, une vraie fièvre d'école; les femmes elles-mêmes s'occupaient passionnément de la nouvelle réforme scolaire.

Mais revenons aux nombreuses et honorables visites. Je mentionne les frères Ernest et François Naville, pasteurs de Genève, déjà nommés dans le cours de cette conférence. Ils ouvrirent dans les environs de leur ville une école d'après les principes de Girard et contractèrent l'amitié la plus intime avec le moine franciscain. De toutes ces visites, aucune ne réjouit autant le Père Girard que celle de Pestalozzi lui-même, avec qui il avait conservé d'amicales relations depuis sa visite à Yverdon. Le 6 juillet 1818, papa Pestalozzi assistait toute une journée aux différentes leçons. Il examina tout en connaisseur et fut ravi de la marche et de l'état des classes. Il exprima à plusieurs reprises son admiration sur le résultat de l'enseignement. A la fin, tout le corps enseignant se réunit dans une grande salle. Un enfant de 14 ans, écolier de la classe supérieure, salua Pestalozzi par ces mots : « Soyez le bienvenu dans nos murs, père des enfants, qui avez voué votre vie à l'éducation de la jeunesse. Nos cœurs vous appartiennent, mais votre suprême récompense sera au ciel. » Pestalozzi, ému, remercia simplement l'élève, ensuite les mains élevées et avec un saint enthousiasme, il conjura le Père céleste de répandre ses bénédictions sur toute l'école et sur son vénérable chef. Un témoin oculaire, un de mes anciens maîtres, rapporte qu'à ce spectacle il y eut des larmes dans tous les yeux.

Pestalozzi était venu à Fribourg, plein de préjugés contre la nouvelle méthode et avec l'intention formelle de dire sans détours sa manière de voir à Girard. Mais lorsqu'il eut tout vu, la critique fit place à l'enthousiasme. *Votre Girard*, dit-il au chanoine Fontaine qui l'accompagnait à cette occasion, *votre Girard transforme la boue en or.*

La visite de Pestalozzi et les applaudissements que le digne vieillard donna à la méthode mutuelle, rehaussèrent l'éclat de l'école de Fribourg. Les examens de Pâques attirèrent une foule d'auditeurs, parmi eux se trouvait Mgr Pierre-Tobie Yenni, évêque du diocèse. Ce prélat fut tellement ravi de ce qu'il avait entendu, qu'élevant les mains au ciel, il s'écria : *Ah, que je suis heureux de voir des enfants si bien instruits surtout dans la religion!*

Quels furent les résultats pratiques que Girard obtint dans son enseignement éducatif du peuple? Un rapport officiel donne les renseignements suivants : « Les enfants arrivent à temps à l'école; ils sont pleins de zèle à l'étude; ils vénèrent le chef de l'institut comme un père et l'aiment passionnément. Un esprit de bienveillance mutuelle règne parmi les écoliers. La vue de cette jeunesse fait une impression des plus favorables sur l'é-

tranger. « Maintenant, disent les pères de famille, on ne voit plus ces troupes d'enfants vagabonds, qui ne font que jouer toute la journée ou demandent l'aumône à tous passants ; il n'y a plus ces attroupements tumultueux, ces querelles et ces grossièretés de tous genres, plus de vols, de maraude ! Sous ce rapport, il n'y a qu'une seule voix à Fribourg pour dire : *Il s'est fait une grande et salutaire réformation.*

L'école était un établissement modèle pour le canton de Fribourg ; les instituteurs venaient chercher auprès de Girard des directions pour l'enseignement ; le dimanche, les parents assistaient au catéchisme fait par Girard ; à la fête annuelle de l'école, à la distribution des prix, la foule se pressait dans l'église des Cordeliers, pour y entendre, de la bouche du père bien-aimé de la jeunesse des exhortations salutaires et enflammées.

L'œuvre de Girard faisait circuler dans le pays une vie nouvelle et fraîche. C'était cette renaissance populaire rêvée par lui dans son premier mémoire, adressé au ministre Stapfer et maintenant magnifiquement réalisée.

Mais, où ne rencontre-t-on pas des intrigues ? Où la calomnie n'exerce-t-elle pas ses ravages. Dès le commencement de son existence et surtout depuis l'introduction de l'enseignement mutuel, l'école de Girard eut des ennemis secrets qui, après 20 ans d'efforts adverses, devaient amener la ruine de l'école. La commune de la ville de Fribourg, avec ses autorités, prenaient parti pour Girard ; mais le clergé de la ville et de la campagne était sous ce rapport divisé. D'ailleurs, une réaction fatale à bien des points de vue s'opérait à Fribourg, comme dans toute la Suisse et dans tous les États de l'Europe. Les ennemis de Girard adressèrent une pétition au Conseil d'Etat du canton dans laquelle ils demandaient, non la suppression formelle de l'école, mais de la méthode que l'on taxait de nuisible. Une presse française ultralégitimiste et hostile au système d'éducation de Girard déclara la méthode du moine Suisse *révolutionnaire et jacobiniste*. De plus, le pouvoir était malheureusement entre les mains d'une aristocratie méticuleuse, méfiante et réactionnaire. C'est devant le Grand Conseil (c'est-à-dire la représentation du peuple) que la grande affaire de l'école fut portée. Ce fut un drame émouvant, dont nous pouvons prévoir, dès maintenant, la fin subite. Le 24 juin 1823 fut un jour néfaste qui décida du sort des écoles primaires de Fribourg.

Dans une séance secrète et après des débats violents, où furent prononcés des discours dignes d'un grand parlement, une majorité de 79 voix contre 35 décida la suppression de l'enseignement mutuel. Ce fut la mort de l'école et l'éloignement indigne de Girard.

« Ainsi, dit un membre de la minorité, fut anéantie une œuvre destinée à être le bonheur du peuple fribourgeois. Le modèle des écoles modèles fut proscrit, le grand citoyen qui les avait établies et auquel l'antiquité aurait décerné une couronne, fut

destitué de ses fonctions sans aucun égard ; un établissement sans égal dans toute l'Europe fut anéanti par une main brutale. »

Le cœur brisé, Girard se retira à Lucerne dans un couvent de son ordre, calme et résigné, pardonnant à ceux qui avaient détruit son œuvre. Le départ de Girard fut le signal d'un deuil général dans la ville de Fribourg.

Le moine Franciscain avait résolu de vivre à Lucerne dans une profonde retraite, de revoir et d'achever ses ouvrages pédagogiques ; mais de nouveaux devoirs le rendirent à la vie publique. Le gouvernement lucernois le nomma d'abord professeur de philosophie au lycée central ; mais ce qui réjouit le plus le noble ami de la jeunesse, ce fut la direction de l'école des pauvres qui lui fut confiée.

En 1834, supposant les passions apaisées à Fribourg, Girard quitta les bords hospitaliers de la Reuss pour retourner dans sa ville natale et vivre solitaire dans son couvent. C'est là qu'il termina son ouvrage de prédilection : *Le cours éducatif de langue maternelle*. Lorsque son dernier volume parut, Girard avait terminé sa carrière et pouvait s'écrier avec Siméon : « Maintenant, Seigneur, que votre serviteur meure en paix ! »

Cloué sur son lit de douleur, il ne perdait rien de la paix de son âme ; seulement il contemplait avec plus de tendresse le divin Crucifié, qui dans ces jours de dures épreuves l'avait si souvent assisté et le consolait dans sa dernière heure. Cette dernière heure arriva le 6 mars 1850.

Quelques instants après, et sur la proposition d'Alexandre Daguet, biographe de l'illustre défunt et alors député de la cité de Fribourg, au Grand Conseil, cette autorité déclara que Girard avait bien mérité de la patrie et proposa l'érection d'une statue en bronze sur la place de Notre-Dame, dans cette ville de Fribourg que le défunt avait rendue célèbre par son esprit, son œuvre et ses vertus.

L'inauguration de ce monument prit les formes d'une fête nationale grandiose ; elle eut lieu le 23 juillet 1860. Sur l'un des côtés du piédestal se lit l'inscription suivante en langue française :

Au père du peuple fribourgeois,
Au protecteur de la jeunesse,
Au philosophe chrétien,
Au moine patriote,
Ses élèves et admirateurs de tous les pays.

Les établissements d'éducation et d'enseignement de Pestalozzi et de Girard appartiennent maintenant à l'histoire. Mais ce que nous devons y chercher encore, c'est l'amour ardent et sacré avec lequel ces hommes se sont dévoués toute leur vie au bien de l'humanité.

X. DUCOTTERD.